

Richesse et valeur : Débat avec Bernard Maris

Jean-Marie Harribey

Avertissement

Bernard Maris et moi nous connaissons depuis longtemps. Je lui avais adressé l'an dernier mon livre *La Richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste* (LLL, 2013). Il ne l'a pas encore lu, m'a-t-il dit, mais il a lu l'article publié par *Le Monde diplomatique* de décembre 2013¹, qui débutait en donnant l'exemple des prétendus « services économiques rendus » par les chauves-souris.

Sous la signature d'Oncle Bernard, il a titré sa chronique de *Charlie Hebdo* du 8 janvier 2014 : « La richesse selon Harribey », et elle était sous-titrée « Sachant que la richesse créée par les chauves-souris et les vers de terre n'est pas comptabilisée, il est nécessaire de les exterminer ». On lisait cette chronique et on en ressortait abasourdi :

- la juxtaposition du titre et du sous-titre laissait penser que je proposais d'éliminer ces petites bêtes ;
- le sous-titre sous-entendait qu'on ne comptabilisait pas la valeur économique qu'elles créaient et donc qu'elles en créaient ;
- l'argumentaire de Bernard Maris assimilait l'action des chauves-souris au travail humain ;
- la conclusion proposait un magistral contresens sur travail, richesse et valeur, tout cela en maudissant ce pouilleux de Marx, en oubliant que Keynes, à qui Bernard Maris se réfère souvent, disait la même chose que Marx.

Ayant demandé un droit de réponse à *Charlie Hebdo*, Bernard Maris s'est excusé pour le titre et le sous-titre de son article. Dont acte. Et il m'a proposé de réaliser un entretien qui a été publié dans *Charlie Hebdo* du 5 février 2014. Qu'il en soit remercié.

Les deux pièces du débat sont reproduites dans les pages suivantes.

¹ <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/richeesse-diplo.pdf>

LA RICHESSE SELON HARRIBEY

Sachant que la richesse créée par les chauves-souris et les vers de terre n'est pas comptabilisée, il est nécessaire de les exterminer.

Dans *Le Monde diplomatique* de décembre 2013, Jean-Marie Harribey, économiste et néanmoins ami, revient sur ses subtiles analyses de la richesse et de la valeur¹. Estimation de la richesse créée par les chauves-souris aux États-Unis : 22,9 milliards de dollars par an. Cette somme équivaut à la quantité d'insecticides qu'elles permettent d'économiser en détruisant les insectes « nuisibles ». Les chauves-souris éliminent un gros marché de 22,9 milliards de dollars. Chez Monsanto, on se dit : « Mieux vaut détruire les chauves-souris. Ainsi, on créera des emplois de destructeurs de chauves-souris, et ensuite des emplois d'épandeurs d'insecticides, qui s'ajouteront aux emplois de fabricants d'insecticides. » Raisonnement imparable. Prenons les vers de terre. On en compte environ 7 000 espèces. Ils font un travail remarquable. Darwin leur a consacré un livre plein d'admiration. Ils fertilisent la terre, chacun remuant 270 fois son poids en terre par an. L'humus, la fertilité, la richesse de la terre, c'est eux. Chez Monsanto, on réfléchit : « Ces ignobles bestioles cassent le marché. S'il n'y avait pas les vers de terre, tout pourrait être produit sous serre ! Les terres stérilisées par les pesticides auraient besoin de nitrates pour favoriser la croissance des plantes, et la courbe du chômage serait inversée. »

Serge Dassault, avionneur.



— Je souhaite l'instauration d'une prime à la casse pour les Rafale, en toute simplicité.

Et les génies de Monsanto d'estimer le marché perdu à cause des vers de terre, ou, *a contrario*, la valeur volée par les vers de terre. Dans le raisonnement utilitariste, tout part du marché : la valeur que crée le marché, aussi bien que la valeur que crée le « hors marché » (par exemple, pépé, faisant faire un devoir de maths à son petit-fils, crée une valeur égale au nombre d'heures du prof salarié qui eût aidé le petit bonhomme). Et l'ami Jean-Marie de doublement conclure : 1) en raisonnant à la Monsanto, tout est mercantile comme prix direct (de marché) ou « shadow price », prix implicite, hors marché, donc tout est capital : soit capital agissant, soit capital potentiel. La nature (les chauves-souris et les vers de terre) n'est que du capital potentiel. Jean-Marie hoquette. « *L'économie et la nature sont incommensurables* », dit-il et nous approuvons. Et il ajoute : « *Aussi convient-il de renouer avec la distinction d'Aristote, Adam Smith, David Ricardo et Karl Marx entre valeur d'échange et valeur d'usage, pour dire que les ressources naturelles sont une richesse, mais sans valeur économique intrinsèque, et que la nature est indispensable à toute production économique, laquelle ne provient que du travail humain.* » Donc tout capital n'est en fait que du travail « cristallisé », dirait Marx. Conclusion : si l'on doit attribuer un prix à la nature, ce doit être un prix « politique », décidé par les autorités politiques à hauteur de la norme écologique que l'on entend respecter.

Ça paraît frappé au coin du bon sens, mais est-ce sûr ?

Si l'on admet que seul le travail crée de la valeur, alors Monsanto est tout à fait dans la légitimité de dire : « Laissez faire le travail des chauves-souris par des humains, ça créera de la valeur. » Dire « le travail crée de la valeur », après Smith, Ricardo, Marx (et Keynes), ne fait

Questions express.
Et vous, que souhaitez-vous pour 2014 ?
Pierre Gattaz, président du Medef.



— Mon vœu le plus cher, la suppression pure et simple du coût du travail.

pas avancer le Schmilblick, car, hélas, il y a travail et travail ; les paysans qui détruisent les terres avec leurs insecticides ne sont pas des travailleurs, mais des parasites ; ils détruisent de la richesse, de la beauté, de l'utilité. Mais qui oserait dire qu'ils sont des parasites ? Personne. Qui dirait que les producteurs d'automobiles, ces braves travailleurs à la chaîne, sont des parasites, des destructeurs de paysages, des pollueurs, des fabricants de stress ? En quoi le « travail » du paysan beauceron serait-il moins néfaste que le travail du manœuvre à la chaîne ? Tout ça pour dire que cette survalorisation marxiste du travail me semble finalement... obsolète ? dangereuse ? indémontrable ? Dire que la nature et l'économie sont incommensurables ne signifie-t-il pas avouer que la nature et le travail sont incommensurables ? ■

1. Développées dans son ouvrage *La Richesse, la valeur et l'inestimable* (LLL).

RETOUR SUR LA VALEUR ET LA RICHESSE

Dans le n° 1125, j'ai écrit : « Sachant que la richesse créée par les chauves-souris et les vers de terre n'est pas comptabilisée, il est nécessaire de les exterminer », ce qui a provoqué l'ire de Jean-Marie Harribey, auquel était consacré ce journal intime sous le titre « La richesse selon Harribey ». Je n'ai jamais prétendu qu'il souhaitait exterminer les mammifères volants, et je regrette cette interprétation. Jean-Marie Harribey s'explique sur la valeur et la richesse¹.

CHARLIE HEBDO : Pourquoi les économistes libéraux veulent-ils tout à coup « évaluer » la nature ?

► **Jean-Marie Harribey** : Ils veulent l'évaluer selon des critères marchands pour l'intégrer dans des modèles où le progrès technique permettra de la remplacer après épuisement. Ce qui suppose d'instaurer des droits de propriété sur les ressources ou bien de créer un marché de leur usage (permis d'émission de gaz à effet de serre, par exemple).

La « nature » est-elle à jamais incommensurable ?

La mesure monétaire de la nature se heurte à deux obstacles. Le premier est qu'elle ne résulte pas d'une production humaine. Elle est une richesse en termes de valeur d'usage, mais elle n'a pas de valeur économique intrinsèque ; sa « valeur » se situe dans un autre registre : philosophique, éthique ou politique. Le second obstacle tient au fait que, puisqu'elle est un facteur limitant, on ne peut pas lui imputer une fraction de la valeur économique créée : sans elle, on ne produit rien, mais cela n'implique pas que toute la valeur économique soit créée par elle.

PESO

Le gouvernement laisse la monnaie se déprécier face au dollar.



— S'il vous plaît, 9 pesos pour acheter un dollar... Heu... 13 pesos pour un dollar...



— Alors ma belle, comment tu vas depuis la faillite de 2001 ?

Pour sortir de cette contradiction, il faut renouer avec la distinction d'Aristote, de Smith, Ricardo et Marx entre richesse et valeur : la nature et le travail sont les deux sources de la richesse, mais seul le travail, quelle que soit sa forme physique ou intellectuelle, crée la valeur. Il faut en finir avec le fétichisme de la fécondité du capital et son alter ego d'un naturalisme des relations sociales.

Vous évoquez « le métabolisme au sein des écosystèmes naturels »... Peut-on le mesurer ?

Non seulement les économistes néoclassiques en sont réduits à mesurer la nature par les coûts de sa réparation quand on l'a abîmée (le nettoyage des plages après une marée noire donnerait la valeur des plages intactes), mais ils sont encore plus démunis pour évaluer la synergie entre les systèmes vivants. Habituellement, ils isolent chaque bien pour en évaluer le coût, puis le prix, voire l'utilité, mais, pour la nature, ils ne peuvent saisir par le calcul monétaire ce qui est le plus important, à savoir les interactions qui constituent la trame de la vie, et dont la préservation conditionne sa reproduction et son équilibre. Nous sommes vraiment dans l'ordre de l'inestimable.

TANGO

L'Argentine s'enfonçe dans la crise. Après une « forte croissance » entre 2003 et 2009 (9% par an) qui était due à l'envolée des cours des matières premières.

Que veut dire « gratuité socialement construite » ?

Il existe trois formes de gratuité. D'abord celle de la nature (la lumière du soleil par exemple), à condition qu'elle ne soit pas épuisable. Ensuite, si la productivité du travail atteint un point très élevé, la valeur des biens tend vers zéro, mais avec un possible effet pervers si c'est au prix de dommages environnementaux. La troisième forme de gratuité est celle qui résulte d'une décision collective de socialiser le coût de production de biens ou de services, et donc leur paiement : en ce sens, ils sont dits gratuits, bien qu'ayant un coût.

Pour ça, il faut fixer des « prix politiques » ?

Si le « prix » de la nature ne peut ni résulter d'un coût de production ni d'un mécanisme de marché, et que, pourtant, on veut faire payer son usage, la fixation de ce prix sera le fait d'une décision collective, aussi près que possible des citoyens, qui indiquera la hauteur de la norme de protection que la société aura décidée. *A contrario*, le prix dérisoire de la tonne de carbone sur le marché indique que les autorités européennes se soucient comme d'une guigne de la protection du climat. ■

1. Jean-Marie Harribey, *La Richesse, la valeur et l'inestimable. Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, LLL, 2013.

GAUCHO

Les prix ont flambé de 5% pour le seul mois de janvier (+30% en 2013). Les capitaux ont fui vers les USA...



— Et là, ils sont impossibles à rattraper !